

MIGUEL

Christine CANALS-FRAU

a Miguel, claro.

— Embrasse-moi, dit Miguel.

Comment en sommes-nous arrivés là, moi sur ses genoux, lui dans mon fauteuil de velours rouge, râpé, usé par les griffes du chat.

Miguel aussi a l'air usé, comme une vieille voiture dont le moteur fatigue ; mais la carcasse, avec obstination, s'accroche à la vie.

Il n'est pourtant pas vieux, Miguel : quarante-quatre ans à peine, et son rire de jeune homme. Pas très beau non plus, malgré sa haute taille et ses épaules solides : du ventre, les joues un peu molles, tombantes, au modelé imprécis. Les chevilles, très blanches, paraissent souvent gonflées. La maladie en est-elle cause ? Le front haut, plus de barbe que de cheveux — de ce gris si particulier aux blonds —, le regard lumineux, et quelque chose de gourmand dans la lèvre qui lui donne l'air d'un don juan.

Et pourtant. Rien n'est plus à l'opposé de Miguel, si naturellement fidèle ; car, malgré les apparences, et un charme certain, Miguel est de ces hommes qui ne trompent leur femme qu'en dernière extrémité et, dirais-je, presque à leur corps défendant. C'est peut-être cela,

paradoxalement, qui me le rend si attirant : avec la douceur, la disponibilité, l'ouverture, l'abandon, et la droiture, la franchise. Comme si, s'étant consacré une fois pour toutes à sa famille, il pouvait maintenant, en toute honnêteté, m'abandonner une part de lui-même, sans calcul ni défiance, et prendre de moi ce que je lui offre, délicatement, comme quelque chose qui nous revient de droit, à lui et à moi, pour toutes ces années passées à nous désirer en silence.

On dit souvent que ce que l'on a attendu longtemps a plus de saveur que ce qui vient sans effort. Je me le suis demandé. Notre histoire aurait-elle eu le même goût, cinq ans auparavant ? Peut-être, et une pointe de piment en plus, celui de la brièveté et de l'interdit, de la violence et de la passion. Adultère : quel mot affreux, aveugle, destructeur... Je ne peux souffrir que notre mutuelle tendresse soit sanctionnée de ce mot terrible, elle qui n'est que le prolongement naturel de nous-mêmes. Miguel le premier en rirait, lui qui ignore le mensonge, la complaisance, la futilité, le rite social. Tout cela glisse sur lui comme un greffon qui ne prend pas. Miguel est, à tout instant et en toutes choses, des plus infimes aux plus importantes, dans l'essence de son être : inlassablement, inaltérablement et si entièrement lui-même, qu'il vous contraint à être, constamment, au plus près de votre vérité intérieure. Exactement comme son sexe dressé me contraint, avec douceur et entêtement, à m'ouvrir à cette force envahissante qui nous conduit vers l'éclatement.

Miguel est un éternel dépassement, une exigence tendre, une insistante vérité, dans la bonne humeur, le rire et le plaisir. Comme s'il lui fallait accueillir la plénitude de chaque instant, de chaque

objet, comme qui sait que la vie sera courte. Cela lui donne la profondeur, la tranquillité intérieure, de ceux dont la mort est déjà réglée. Et parallèlement, un intense désir de vivre et de jouir, une violence inattendue, une netteté parfois tranchante, avec des abîmes d'absence glacée où il plonge par instants, où il s'enferme alors, verrouillé, hors d'atteinte, seul comme un ours blessé. C'est un homme discret, Miguel, opposé à toute forme d'exhibitionnisme.

Je me suis souvent demandé, pendant ces derniers jours, comment se conciliaient son amour pour Suzanne, et sa tendresse pour moi? Depuis longtemps, je crois profondément que Suzanne est faite pour recevoir ; pour être adorée, et non pour aimer. C'est probablement cet inépuisable pouvoir de séduction, qui vient des racines mêmes de la féminité, qui a charmé Miguel et qui le charme encore : l'inaccessible toujours entrevu, toujours proposé, dans un battement de paupières, un ondolement des cheveux, un frémissement des hanches ; le miroitement d'un au-delà d'autant plus convoité qu'il ne peut être accordé. Un instant, la robe s'entrouvre pour dévoiler la cuisse, comme une portière se relève sur une scène d'amour surprise en son milieu, et retombe avant même que l'on ait eu le temps d'y trouver son plaisir. Il semble que Suzanne tienne ainsi Miguel en haleine, d'un sourire, d'un regard qui paraît toujours promettre... Avec moi, c'est différent : je sais intuitivement que je lui donne quelque chose qu'il ne recevra pas ailleurs. Et je sais aussi que chacun de ses gestes m'en remercie.

Chez Miguel, rien ne se soustrait, comme rien ne s'additionne : Suzanne et moi sommes deux ensembles qui se rejoignent à la lisière du troisième, deux objets distincts dont chacun accomplit une

fonction particulière. Pas de place, ici, pour la culpabilité. Ni Miguel ni Suzanne n'ignorent, je crois, le déséquilibre profond de leur relation où l'un supporte, à lui seul, tout le poids du monde... De même, aucun des deux n'ignore qu'il doive en être ainsi jusqu'à la fin. Et pourtant... Il m'a semblé plusieurs fois discerner de la colère dans la voix de Miguel, comme si, cette fois, la mesure était comble. Une colère sourde, qui monte comme la marée, et déferle en une vague qui l'emporte, loin de Suzanne, loin des enfants, jusque dans mes bras. Il y a du définitif là-dedans, de la brisure, quelque chose d'attirant et de terrible à la fois.

Attirant... Voilà bien un mot qui parle de toi, tout comme chaque chose ici, petit à petit, prend subtilement ta forme, et porte tes stigmates à l'instant même où tu la quittes. Nous en sommes marqués, les objets et moi, d'une façon si sensible, que nous nous reconnaissons à présent à travers ce signe qui nous sépare du passé, de cette vaste indifférence égrenée dans les gestes quotidiens par laquelle nous avons vécu si longtemps, parallèles et oubliés. Une maison c'est comme une femme, un lieu où l'on entre, où l'on s'étend, où l'on prend son plaisir. Il faut s'y installer, l'explorer, l'envahir, la bousculer au besoin, et elle vous accueille et vous retient au creux de sa toile interminable. Travail de femme, éternelle tapisserie, cent fois répétée, cent fois recommencée, comme s'il n'existait rien au-delà de ce geste, comme si le monde lui-même se contenait tout entier, dans ce tirer et ce piquer de l'aiguille, régulier et monotone comme une charrue dans un sillon. Comment ai-je pu passer tant d'années à répéter ces actes inutiles, vides de sens car vides de toi, qui leur donnes à présent leur objet. J'étais comme sèche alors, aussi vaine et

stérile qu'une terre sans maître; désordonnée, luxuriante et farouche. Tu m'as apprivoisée, tu m'as conquise avec élan, avec force, avec abandon, avec cette insistance propre aux hommes qui font leur cour, et toute la tendresse du monde dans le frôlement de nos doigts autour d'un verre tendu.

Te souviens-tu de ce langage muet qui nous a tenu lieu de parole, pendant toutes ces années où nous avons eu peur, de ces regards évités, de ces caresses désavouées l'instant d'après, de ces images étouffées, détournées, oubliées. Que de prétextes inventés pour un moment passé ensemble, tous les deux, seuls au milieu de la foule, isolés et pourtant reliés par un fil invisible qui nous faisait danser cet étrange ballet fait d'invitations, de parades et de révérences, comme deux marionnettes qui décideraient d'oublier leur public. Que de tendresse ai-je lue dans un regard, que de désir dans un seul geste, d'autant plus délicieusement prolongés, précieusement cultivés, que nous n'avions pas un instant l'intention d'y céder, ailleurs que dans nos rêves. Que de ruses avons-nous mises en jeu, d'un commun et muet accord dont les termes se sont établis secrètement, par une nécessité interne ignorée de nous-mêmes.

Que s'est-il donc passé, pour que nous abolissions ces règles implicites, que nous plongeions soudain dans cet univers entier, ouvert, communicatif, dans la vraie vie que nous contemplions, avant, de notre vitrine glacée ? Est-ce seulement Suzanne qui nous jette l'un vers l'autre ? Ou l'avons-nous reconnu, ce jour, comme le dernier d'une préhistoire faite d'ombres et de brumes ?

Tu étais là, dans ce même fauteuil où tu es assis à présent. Le chat amoureusement lové sur tes genoux ronronnait sous ta caresse

distracte. Je suis venue près de toi et, de nouveau, nos mains se sont rencontrées dans cette fourrure soyeuse comme, tant de fois auparavant, au détour d'un geste quotidien. La brûlure m'a surprise, j'ai retiré mes doigts très vite, trop vite. Le chat me regardait de ses grands yeux de verre, refermant à demi les paupières. Et nous sommes restés là, toi et moi, séparés par l'éclair de cette connaissance qui nous interdisait toute approche. Cela a duré longtemps, je crois : comme une éternité. Impossible de nous regarder, tu avais soudain l'air absent, j'en suis sûre, car quelque chose s'était raidi en toi, quelque chose de perceptible, de palpable presque. Sans doute as-tu lutté à ce moment-là, sans bien savoir pourquoi. Tes mains s'étaient immobilisées sur le chat dont la tête reposait à nouveau sur tes genoux, ronronnant par habitude. Je crois qu'alors j'ai eu pitié de toi — oui, on peut appeler cela de la pitié, car les hommes ont parfois tant de poids sur leurs épaules — et j'ai su que nous avions, chacun à notre façon, fini de lutter quand ta main s'est posée sur mon épaule, rendant inévitable cette rencontre des regards qui précède le baiser.

Nous avons fait l'amour ce soir-là : hâtifs, malhabiles, tremblants de tout ce désir accumulé qui s'épanchait enfin, timide et violent, et tu es resté, ensuite, un très long moment à me regarder dormir, m'éveillant par instants — car je voyais alors tes yeux grand ouverts fixés sur mon visage, dans le temps arrêté, la même scène se reproduisant à des secondes ou à des années d'intervalle, trois, quatre, cinq fois dans la nuit, à la lueur jaune de ma lampe de chevet. Quelles pensées ont roulé dans ta tête pendant ces heures de veille, je ne le saurai jamais. Et nous avons recommencé, le lendemain, et les

jours suivants, comme si rien n'était capable d'étancher notre soif inextinguible de nous mirer l'un en l'autre, de nous toucher, non plus furtivement, mais longuement, patiemment, irrésistiblement, nous inventoriant mutuellement de la paume de nos mains, du bout de nos doigts, comme deux aveugles qui se reconnaissent, comme deux héros qui vibent les derniers jours du monde, puisant notre désir et sa satisfaction dans les yeux l'un de l'autre. Nous nous sommes explorés, connus, repérés, découvrant avec bonheur des endroits ignorés de nos corps, des périmètres de peau quasi vierges, que nulle main n'était venue caresser depuis longtemps ; nous nous sommes humés, léchés, mordus, savourés, enivrés l'un de l'autre, au fil des nuits d'une ardeur intemporelle.

Puis, abandonnant peu à peu la timidité des premiers abords, nous nous sommes griffés, triturés, labourés, pénétrés, possédés jusqu'au cri, avec une violence grandissante d'animaux en rut, dans un déchaînement de passion qui me faisait souvent redouter le désastre — l'arrêt brutal, les yeux exorbités, la bouche ouverte criant à l'aide, le souffle comprimé au milieu du silence, et la brusque détente du corps qui retombe épuisé, lourd, anéanti pour toujours.

Je te réveille souvent encore, quand tu t'endors après l'amour, non que tu me pèses — car j'aime sentir ton poids sur mon corps —, mais pour m'assurer que tu es toujours là, avec moi, que tu n'as pas subrepticement glissé de ce sommeil terrestre dans un repos définitif. Je me demande si tu as compris cela aussi, toi qui comprends tant de choses avant même qu'elles ne soient dites. Nous n'en parlons jamais pourtant, et je ne sais lequel de nous deux cherche à épargner l'autre. D'un commun accord, nous avons fait silence au sujet de ta mort,

comme, depuis le début, nous l'avons fait de ta maladie. A quoi bon prononcer les mots terribles, puisque je sais déjà ce que tu me dirais, ce que tout ton corps me crie à chaque fois qu'il rencontre le mien : que tu ne veux pas être homme à demi, pour toi, pour ta femme et pour tes filles ; que tu veux vivre pleinement jusqu'où ton corps te portera, et tant pis pour les augures et les prêcheurs. Je ne sais si tu as raison, mais c'est ta vie, et je n'y peux rien.

De la même façon, il n'est jamais question d'avenir entre nous, comme si ce mot était tabou, et qu'il ne pût signifier qu'impossibilité. C'est au point que nous en disons pas “demain”, ni “la semaine prochaine”, tant il est à craindre que ces mots n'entraînent des pensées qui nous seraient fatales. Nous vivons dans cet équilibre périlleux qu'est le fil du présent tendu au-dessus du vide. Un regard à gauche, un regard à droite, et c'est la chute irrémédiable. Nous avons beau savoir que cela ne peut durer, cela dure, et c'est une surprise mêlée de reconnaissance et de joie que j'éprouve à te retrouver là, près de moi à chaque instant. Quelque chose en moi s'habitue sournoisement à penser au pluriel, à tout faire au pluriel : tu n'es plus un cadeau, exceptionnel et merveilleux, mais un don quotidien, précieux et exigeant comme une plante que l'on arrose au fil des jours. Dangereuse tentation dont tu ne me relèves pas, et qui d'autre que toi m'empêcherait de glisser, comme je le fais... dans un rêve, un rêve que je n'osais même pas nommer il n'y a pas si longtemps, et qui grandit à présent pour m'envahir toute entière. Quelle place a-t-il prise en moi, familière et irrésistible, pour que j'y revienne constamment, avec ce délicieux frisson de l'inéluctable ? Je le reprends, je le polis, je le façonne, je ne m'en défends plus, puisque

ce n'est qu'un rêve... Je suis folle, mais je me dis qu'il y a des choses que j'ignore, des paramètres cachés qui influent sur les événements, et que tu me révéleras bientôt, peut-être... le jour où tu me diras que tu restes. Que tu ne peux plus vivre avec Suzanne, que vous vous partagerez les enfants, que nous les élèverons ensemble. Toi et moi. Ne dis rien, pas encore... C'est impossible, je le sais. Mais cinq ans de tendresse, cinq ans de désir, ne valent-ils pas dix ans de mariage ? Je ne suis plus un rêve, maintenant, mais une réalité, solide et attirante, comme en témoignent tes yeux, tes lèvres et ton corps à tout instant. Et il y a plus que du désir, que de la tendresse, dans ce que tes mains disent aux miennes à présent... Je le sens, j'en suis sûre. Je ne te demande pas beaucoup, juste un peu d'amour... Je t'en prie, dis-moi que tu m'aimes... assez pour rester, assez pour la quitter, assez pour me faire un enfant. Oui, nous y voilà, malgré mes précautions pour éviter ce mot qui me fait peur, tant mon désir est grand, envahissant, irréprouvable, tant je crains que tu ne le lises dans mes yeux, et que tu ne t'enfuyes... Je suis folle, folle à lier, mais je le veux, cet enfant, de toi, comme toi, un petit blond aux yeux bleus, avec ton visage et ton sourire... Un petit qui serait tien, ton premier fils dans cet univers de femmes, en qui tu te reconnaîtrais, à qui tu transmettrais ton rire, ton charme et ton exigence, ton entêtement et ta puissance, tout ce qui est en toi et qui me fait t'aimer... Car je t'aime, Miguel, je t'aime, sans l'avoir su pendant toutes ces années, sans avoir pu formuler cette précieuse évidence, sans que nous voulions jamais l'admettre, toi et moi, puisqu'il faut que les fruits mûrissent sur l'arbre avant qu'on ne les cueille.

Je ne te dirai rien, Miguel — mais peut-être le sais-tu déjà, comme tu sais tout le reste. J'attendrai encore longtemps, le temps qu'il faudra, pour que tu mûrisses, toi aussi, et que tu plantes ton arbre. Je t'aimerai, comme aucune femme ne t'a jamais aimé, et comme Suzanne ne t'aimera jamais. Je saurai bien, moi, t'empêcher de mourir, t'empêcher de souffrir. Et je serai tout pour toi, comme tu seras tout pour moi. Ce sera le bonheur... Car il ne peut en être autrement, je le sais, et le temps viendra où nous serons heureux, toi et moi, indissolublement, indestructiblement liés pour l'avenir, pour le meilleur et pour le pire. Eternellement.

Mon ami, mon amour, le veux-tu ?

— Il faut que je m'en aille, dit Miguel.